

Quelle est la part du maître ?

Quelle est la part de l'enfant ?

Le drame des classes surchargées va s'amplifiant d'année en année : ce sont, hélas ! les classes maternelles et enfantines qui en sont les premières victimes à ce stade de l'enfance heureuse où la prise de contact avec le monde prépare les destinées. Jusqu'ici, cependant, les « petites classes » — comme on les appelait — jouissaient d'un régime de faveur avec vastes locaux aérés, jardins et, quelquefois, luxueuse construction moderne. Sous l'angle des programmes, les autorités enseignantes avaient tout de même accepté de laisser perdre du temps en fantaisie et détente car c'était, en fin de compte, retrouver à la frontière des « grandes classes », confiance, ouverture d'esprit et appétit de savoir.

Nos camarades maternelles nous apparaissaient donc comme privilégiées et en marge des nécessités scolaires d'acquisition. Par ailleurs, ne faisaient-elles pas la preuve — à jet continu — de la réalité de l'enfant artiste et poète ? Les richesses qu'elles nous apportaient à chaque Congrès s'en portaient garantes et nos « Maisons de l'Enfant » étaient avant tout leur œuvre. C'est parce qu'elles avaient pris tellement à cœur leur rôle d'initiatrices que nos maternelles entraînaient derrière elles les classes moins favorisées des au-dessus de 7 ans, en perte de spontanéité et de confiance.

Nous avons gagné à les suivre tant de joies et tant de fertile amitié qu'aucun de nous n'acceptera, sans protestation, la disparition de ces foyers d'art qu'étaient devenues nos Ecoles Modernes des maternelles et enfantines. C'était chez elles que le miracle commençait et, au départ, tout semblait si facile ! Tout l'était, en effet, et nos camarades des petites classes s'en étonnaient elles-mêmes.

« Il n'y a qu'à laisser voler les oiseaux », me disait l'une d'elles, dans un sourire de bonheur, alors qu'elle mettait la dernière main à son coin de la *Maison de l'Enfant* de Bordeaux.

Mais voici que la volière est devenue trop petite pour contenir tant d'oiselets : la multitude piailleuse s'agite et s'énerve ; les pleurs et les cris ont remplacé les chants et les rires : on ne peut plus chanter en chœur dans un monde discordant. On ne peut plus rire lorsqu'on est soumis à la dure emprise des nécessités immédiates. Les âmes d'enfants se sont obscurcies, la classe joyeuse est devenue prison.

C'est ce que nous écrit l'une de nos excellentes camarades, bien attristée en ce début d'année scolaire :

« Nos conditions de travail qui, déjà, n'étaient pas bonnes, l'année passée (47 élèves) deviennent catastrophiques : nous aurons dépassé largement 60 élèves à Noël. Nous voilà à 57, avec un effectif de présence dépassant la cinquantaine... Une seule salle. Pas de salle de récréation ou de repos. Les tables se touchent. L'espace nécessaire aux travaux de groupe et de création est inexistant. Notre table de peinture va être occupée elle aussi par les petits de 3 à 4 ans, en surnombre. Il ne restera plus qu'un tout petit coin pour l'imprimerie et, encore, comment, dans cette foule d'enfants énervés, espérer faire quelque chose de valable ?

« Le temps se passe en allées et venues aux w.-c. et aux lavabos ; déshabillage, installation, goûter pour repartir vers un nouvel habillage, etc... Les uns patientent, d'autres s'énervent et, pourtant, il faut obtenir un minimum d'ordre et de silence avec, pour tout matériel, des tables, des chaises, des cahiers, des crayons, des cubes... Pas le moindre matériel éducatif : pas de tourne-disques, pas d'appareil à projection, pas de cinéma, pas de crédits... Tout est donné au compte-gouttes et, encore, que d'histoires pour la moindre demande de fournitures ! Je suis, paraît-il, la seule à demander des stylo-bille, au lieu de simples plumes d'oie ! la seule à imprimer et à demander des nouveautés ahurissantes...

« C'est un peu découragée que j'ai passé ce premier mois de rentrée, avec le sentiment de faire machine-arrière. Je ne retrouve plus mes enfants : il faut, forcément, les faire mettre en rang, les calmer, leur imposer l'immobilité et parfois, sévir... Ce qui était la joie avec 30 élèves devient galère avec 60 !...

« Et, pourtant, je veux espérer une amélioration. Peut-être, quand les habitudes seront prises, arriverons-nous à y voir plus clair, à mettre un peu d'ordre dans le troupeau. Alors, nous dessinerons par petits groupes ; nous reprendrons nos thèmes d'albums et un peu de joie nous visitera... Mais il faut dire, il faut crier que ce ne sont là que des solutions de désespoir. Nos enfants ont droit à la joie, à l'espérance, à un avenir meilleur... »

C'est d'abord, en effet, à affirmer « le droit de nos enfants à la joie et à l'espérance » que commence cette « part du Maître » à qui semblait dévolue de plus agréables et subtiles fonctions. Elle est, en tout premier lieu, une revendication de droit car il s'agit, en fait, de cas de légitime défense, et des enfants et des maitresses. Donner corps et vie à notre revendication générale de « 25 élèves par classe », militer en tant que citoyens pour la construction de locaux nouveaux, pour des crédits suffisants à l'exercice de la fonction enseignante, pour le respect des lois d'hygiène, pour une réforme humaine de l'enseignement, c'est, indiscutablement, aller jusqu'au bout de nos responsabilités d'éducateurs.

Il est cependant un aspect du problème éducatif que, les uns et les autres, nous avons découvert au sein de notre *Ecole Moderne* : c'est la nécessité primordiale de la culture. Une culture qui fait corps avec l'enfant, et dont les belles images, artistiques et poétiques, résument la joie de vivre, l'épanouissement des personnalités, l'élan vers l'avenir. C'est l'enfant qui est le départ de l'homme ; c'est en lui que s'éveillent les valeurs les plus authentiques ; c'est de ses mains que sortent les premières exigences de la dignité par le premier travail. Nous n'accepterons pas de sacrifier toutes ces raisons de croire en notre vocation enseignante. Nous exigerons d'œuvrer là où l'enfant s'éduque, s'exprime, s'enrichit, et laisserons aux femmes de service le soin des détails qui régissent les nécessités de la vie courante. Ce n'est pas dans les détails que s'accomplit l'exi-

geante fonction enseignante. Notre premier devoir est d'abord de ne point laisser discréditer notre beau métier d'éducatrice. De faire l'impossible pour qu'il continue à honorer la condition humaine en ce qu'elle a de meilleur dans le maître et dans l'enfant.

Ce n'est certes pas que nous postulions pour une hiérarchie des valeurs, dans laquelle nous aurions une aristocratique situation. Plus que quiconque, la maîtresse de la maternelle sait mettre la main à la pâte car, à tout l'instant, elle participe à cette fonction de maternité qui, sans cesse, parachève le nourrisson. Un nourrisson de plus en plus exigeant, à travers les multiples incidences d'une puériculture devenue elle-même de plus en plus envahissante, au détriment de la vaste tâche éducative. L'augmentation des effectifs scolaires dans les classes maternelles fait une obligation d'augmenter le nombre des femmes de service, de les éduquer de manière qu'elles sachent, non seulement remplir leur rôle de ménagères, mais encore aider l'éducatrice en allégeant l'effectif par des jeux, sorties, travaux qui laissent à des groupes d'enfants restés en classe la possibilité de se détendre, de s'exprimer, de s'enrichir.

Evidemment, cette simple initiative peut rencontrer bien des obstacles. Peut-elle avoir chance de se réaliser comme simple palliatif à un état catastrophique ? C'est la question que nous posons à nos camarades des maternelles. Nous espérons que quelques-unes d'entr'elles ont pris déjà des initiatives dont elles nous feront part — persuadées qu'elles sont que les budgets de guerre gonflés à l'extrême ne sont prêts à aucun sacrifice en faveur des œuvres de vie... Et, donc, qu'il faut agir.

Nous le savons, notre destin d'éducateurs nous vaut bien des soucis qui incomberaient pourtant à d'autres : parents, municipalités, administrateurs, gouvernants... Mais nous sommes engagés dans le troupeau, et le troupeau doit devenir heureuse assemblée enfantine et, l'enfant, notre chef-d'œuvre.

Pour faire pendant à l'étude d'Elise Freinel, axée sur les soucis des maternelles, nous donnons ci-dessous l'article que notre ami Fonvieille a publié dans l'Éducateur de l'Île-de-France (« Bulletin de liaison du groupe parisien », n° d'octobre). Nos camarades parisiens sont, hélas ! bien placés pour connaître et dénoncer les méfaits de la surcharge des classes.

Puissent de nombreux éducateurs faire écho à notre appel dramatique pour 25 enfants par classe.